



Compte-rendu des actes du Chantier « Le flutiste de Hamelin ou « L'accueil du jeune enfant séparé »

DU JEUDI 25 AVRIL 2013 DE 9 H 30 À 12 H 30

Actes du chantier

Le 25.04.2013

Marijo Taboada, psychiatre, DAPSA

Face à la richesse des commentaires et le nombre important de questions lors du précédent chantier de février, nous avons changé un peu notre manière de faire. Nous vous proposons donc aujourd'hui un deuxième chantier sur le même thème. Puis nous avons choisi d'approfondir une question après l'autre plutôt que de les survoler toutes.

Donc nous allons reprendre le thème de l'accueil du bébé et surtout comment mettre en place la continuité quand l'enfant est séparé de sa famille. Il y a la continuité auprès du bébé au quotidien quand il est accueilli à la pouponnière, la continuité avant et après cet accueil, la continuité avec sa famille, il y a plusieurs continuités qui traversent ces lieux-là et nous avons demandé à Mme Térése Guilhem et Mme Dominique Ratia-Armengol de nous raconter au plus près de la vraie vie, comment elles essaient d'organiser cela dans leur pouponnière.

Térése Guilhem, directrice, pouponnière Michelet, Paris

J'ai retenu de ces chantiers que ce ne sont pas des conférences mais des moments d'échanges. Et je me souviens d'une question en février qui m'a fait dire que finalement ces accueils ne sont jamais préparés. J'ai réfléchi depuis à ma réponse et me suis demandé pourquoi j'avais dit cela de façon si entière. Car le travail en amont est effectivement fait par les partenaires mais les personnes qui ne sont pas préparées, ce sont les parents et l'enfant... et c'est peut-être pour cela qu'il y a séparation. C'est un préalable pour que vous compreniez ce qui nous a amené à fonctionner, à la pouponnière Michelet, tel que nous allons vous le raconter.

80 % des enfants et des familles que nous accueillons sont séparés par un acte autoritaire, au nom de la protection de l'enfance. Je ne sais pas ce que ce terme de protection prend comme sens à ce moment-là pour les enfants et pour les parents et un de nos objectifs pendant le séjour en pouponnière est d'essayer de donner du sens à ce terme aussi bien pour l'enfant que pour les parents. D'où notre projet, notre ambition qui est de faire de cette pouponnière un lieu d'accueil, un lieu de vie, qui prend en compte ce besoin de donner du sens à cette décision autoritaire, et qui prend en compte, du côté de l'enfant, ce qui est spécifique à cet âge-là. Ces enfants de zéro à trois ans sont au tout début de la vie et sont si dépendants des réponses qu'on leur apporte pour leur construction.

La question de la continuité est dans le souci que cette séparation ne fasse pas rupture, que lorsque l'enfant va quitter la pouponnière, ce soit dans la continuité de sa vie et de celle de ses parents. Comment fabrique-t-on de la continuité pour un enfant, à cet âge de la vie où il en a besoin de façon encore plus aigüe qu'à d'autres, alors qu'on est cinquante professionnels pour s'occuper de vingt-cinq enfants ? Il a fallu très très vite que l'on se penche sur cette question-là, la construction de la continuité.

Comme ce sont plusieurs personnes, le plus souvent des auxiliaires de puériculture, qui vont apporter des réponses aux mêmes enfants, il faut qu'on puisse se construire dans un premier temps une culture commune. On a besoin de se construire un référentiel de référence, de fonctionnement, en termes d'éducation de l'enfant, puisqu'on va être amené à l'élever ensemble pendant quelques mois.

Voici quelques principes de base auxquels nous nous référons.

Le premier principe de base de l'accueil de cet enfant tout petit, c'est que le **bébé est « à la demande »** c'est-à-dire que la réponse aux besoins vitaux de l'enfant, au besoin alimentaire, la prise du biberon, se fait au moment où il le demande. Il existe d'autres méthodes pour répondre à ce besoin vital, mais nous avons pris le parti, malgré le fait que l'enfant soit dans un groupe de cinq ou six enfants, la plupart du temps avec une seule auxiliaire de puériculture, que ce soit à partir de cette demande, à partir de ce qu'on peut décoder des manifestations de l'enfant que la réponse lui soit apportée. Comme c'est un moment qui se répète très fréquemment à cet âge-là, notre pari et notre constat, c'est que, quand à partir des signes que le bébé émet, il obtient une réponse adéquate, dans la relation à l'autre, de façon à ce qu'il y trouve plaisir et satisfaction, c'est une indication pour l'enfant qu'on est dans l'échange avec lui, qu'il a une capacité à nous solliciter, et qu'il peut créer de la relation avec l'autre.

Évidemment, il ne peut pas le conscientiser. Mais c'est dans la répétition de l'adéquation de la réponse à ses manifestations à lui, que l'enfant s'engage dans le langage avec l'autre.

Une seconde chose importante, qui est intriquée, à partir de cette conception où tout est langage, c'est de **mettre en mot** auprès de l'enfant ce que l'on comprend de lui, mais aussi les intentions que l'on a dans les gestes que l'on fait pour lui.

Le troisième principe, qui est spécifique dans le travail en pouponnière, c'est que le **bébé est un sujet dans sa filiation**. Les personnes qui s'adressent à cet enfant doivent avoir une représentation minimale, la conscience que c'est un enfant qui a une histoire, qui est issu d'un père et d'une mère, que l'on connaît plus ou moins, mais que avant d'arriver à la pouponnière, même s'il a trois ou quatre jours, il a une histoire relationnelle, avec ses parents ou avec d'autres y compris des professionnels, et que son histoire se poursuit, même dans la séparation. Et parce qu'il est dans cette séparation, le travail avec les auxiliaires de puériculture, autour des parents est fondamental. Ça ne veut pas dire que les auxiliaires travaillent avec les familles, mais il y a un travail pour rassembler tout ce qui est fait auprès de l'enfant et de ses parents, pour que les personnes auprès de l'enfant soient elles-mêmes porteuses de la dimension parentale.

La quatrième référence, à partir de laquelle a été organisé le travail à la pouponnière, c'est la nécessité de la **triangulation de la relation**. Nous y reviendrons.

Pour instaurer la continuité, concrètement, comment fait-on quand on travaille dans un établissement où les personnels ne travaillent que sept heures par jour auprès des mêmes enfants, à tour de rôle? Comment fait-on pour que ces personnes renvoient à l'enfant, suffisamment d'« humanité d'être » comme l'appelait Dolto, pour pouvoir se construire et pouvoir se connaître lui-même. C'est un challenge et ça demande une grosse organisation.

Lorsqu'un enfant est accueilli, il intègre un groupe d'enfants, à l'intérieur duquel il y a tous les âges. Le mélange d'enfants d'âge différents, entre zéro et trois ans, dans un même groupe permet la réponse à la demande dont on a parlé pour les tout-petits, car les besoins des enfants ne sont pas les mêmes. Quand l'enfant est accueilli, il va avoir à faire connaissance petit à petit avec cinq auxiliaires de puéricultures qui se succèdent. Elles-mêmes s'appuient sur un travail de concertation permanent de chaque jour. 30% de leur temps de travail est consacré à des échanges entre professionnels, pour, à partir des observations individuelles de la relation que l'on a avec chaque enfant, on puisse construire une image suffisamment commune de l'enfant, et une image suffisamment commune de l'enfant et de ses parents, pour lui répondre et construire cette suffisante humanité d'être.

Dominique Ratia-Armengol, psychologue

Comment prépare-t-on l'arrivée d'un enfant ? Que se passe-t-il quand on sait qu'on va accueillir un enfant ? Il y a une mobilisation à l'intérieur de la pouponnière pour l'accueil de ce bébé. Il s'agit de décider du groupe de vie où l'enfant va être accueilli. L'information est transmise à l'unité de vie, puis un travail commun, et pratique se met en place. Il faut choisir quelle place il va occuper, où installer son lit... Les auxiliaires, ou la puéricultrice qui sont présentes ce jour-là ont toutes l'habitude de faire ce genre de choses et de préparer des réponses à des questions comme : est-ce que l'enfant aura le matériel nécessaire, des vêtements, aurons-nous des informations sur ses soins, sur ce qu'il a vécu jusque-là ? Quelles sont ses habitudes ? Le personnel a le souci de préparer matériellement cet accueil et d'en parler aussi aux autres enfants qui sont là.

L'accueil de l'enfant n'est pas du tout le même selon qu'il est accompagné par son parent ou quelqu'un qui le connaît ou par la brigade des mineurs. Le recueil des informations sur ses habitudes est important pour une certaine continuité, car l'enfant arrive dans une terre qui lui sera momentanément étrangère et il importe de le sécuriser dans la mesure de nos moyens et des informations dont on dispose.

Térèse Guilhem, directrice, pouponnière Michelet, Paris

Les cas de figure sont extrêmement différents. Nous avons l'intention de recueillir ces éléments sur les habitudes de vie de l'enfant mais il y a beaucoup de situations où on a très peu d'éléments, pour des raisons diverses, soit parce que les parents ne sont pas là, soit parce qu'il y a trop d'émotion ce jour-là pour recueillir ces informations, soit parce que les infos qu'on nous transmet ne sont pas forcément exactes. C'est un gros travail que nous avons à faire avant l'arrivée de l'enfant mais qui se continue après et se poursuit durant les premières semaines de son accueil. Cela dure parfois plus longtemps encore du côté des parents. Et c'est dans ces premières semaines où on va à la pêche des informations concernant cet enfant que l'on s'aperçoit que l'on a parfois des informations qui sont contradictoires. Ce qui pose des questions et se travaille.

C'est là que je reviens à notre organisation.

Pour ce point précis, les auxiliaires ont un certain nombre d'information concernant le comportement au quotidien de cet enfant, comment il s'inscrit dans la vie, comment il se manifeste, comment il réagit à son installation à la pouponnière. Le médecin de la pouponnière qui voit l'enfant dans les 48 heures pour ce qu'on appelle une visite d'admission, a fait le lien avec les hôpitaux, la PMI, le médecin de veille et a aussi des informations. Ainsi, on va assembler chacun, depuis notre place, un certain nombre d'informations. Mais pour en faire quelque chose, on s'est aperçu qu'il faut qu'on se rassemble. Nous le faisons lors d'une réunion d'admission qui réunit tous les professionnels qui ont affaire ou auront affaire à cet enfant dans le cadre de son accueil, et on essaie de comprendre quelque chose de toutes ces informations, pour se construire une vision suffisamment commune commencer à dessiner des directions de travail. Ces axes de travail définis pour chacun des professionnels, qu'ils soient auprès de l'enfant au quotidien pour ses soins, ou auprès de sa famille, permettent de donner des réponses cohérentes entre elles, à l'enfant et à ses parents. C'est un de nos outils pour construire quelque chose de suffisamment commun malgré la multiplicité des intervenants. C'est malgré mais c'est aussi grâce à cette diversité des intervenants, professionnels de formations différentes et à des places différentes auprès de l'enfant et de sa famille, que des regards croisés enrichissent la compréhension de l'enfant et de la situation familiale. Et c'est un des atouts de la pouponnière.

Autre idée importante dans ma manière de conduire ce travail dans cette pouponnière, notre mission n'est pas tant de comprendre l'enfant, même si cela passe par là, que d'aider cet enfant à se comprendre et d'aider sa famille à comprendre ce qui leur arrive.

Pour décrire ce travail très concrètement, quand une auxiliaire arrive le matin à sept heures, sa première tâche est de s'informer de ce qui s'est passé pour chaque enfant de son unité, même si elle était là la veille, pour se reconstruire le fil de l'histoire de chaque enfant.

Le **cahier de vie** de l'enfant est un cahier dans lequel chaque personne en contact avec l'enfant raconte au jour le jour. C'est un outil de continuité pour l'enfant. C'est aussi pour le professionnel qui l'utilise un outil d'élaboration interne, qui n'est diffusé ni à l'enfant, ni à l'extérieur. C'est un outil de travail interne.

Ce cahier de vie est différent des autres écrits, qui sont de deux types :

Les **écrits officiels**, à remettre aux commanditaires, c'est-à-dire à ceux qui ont décidé de l'accueil de l'enfant à la pouponnière : le bureau de l'Aide Sociale à l'Enfance, qui transmettra au magistrat, le cas échéant. Ces écrits sont dans le dossier de l'enfant et sont accessibles à ses parents tout de suite et à l'enfant lui-même plus tard.

L'**album photo**, qui sera remis à l'enfant et à ses gardiens à son départ de la pouponnière. C'est le reflet concret des espaces où il a grandi, des personnes qu'il y a rencontrées, les professionnels, les autres enfants, qui ont été ses compagnons.

Ces trois écrits contribuent à faire de ce temps vécu à la pouponnière, une étape dans la vie de cet enfant, étape qui restera inscrite dans son histoire, de façon à ce qu'il puisse avoir une continuité d'existence.

Reprenons la journée de l'auxiliaire de puériculture et des enfants. Après les soins matinaux du quotidien, le nourrissage, la toilette et l'habillage, on propose aux plus grands enfants, qui ont besoin d'autre chose que du maternage, une prise en charge éducative. Ils sont emmenés à 9 heures par un éducateur de jeunes enfants vers un jardin d'enfant situé à l'extérieur de la pouponnière où ils bénéficient d'activités d'éveil. Le temps de ces enfants plus grands est alors rythmé par la vie sociale.

C'est aussi pour certains le temps de visites des parents.

Car accueillir des tout-petits c'est forcément accueillir leurs parents. Et c'est la commande qui nous est faite par l'ASE : travailler avec les parents. Travailler avec les parents et avec les enfants sur leurs liens avec leurs parents. Le calendrier des visites permet à enfant et parents de savoir à quel moment dans la semaine, dans la journée, ils vont se rencontrer. Ce calendrier des visites rythme beaucoup la vie des enfants et des professionnels, ainsi que l'organisation du travail des professionnels dédiés au travail avec les parents, pendant les visites, mais aussi avant et après. Je passerai la parole à Dominique Ratia-Armengol sur cette dimension du travail, puisque c'est le travail des psychologues à la pouponnière.

Béatrice Leduot, puéricultrice de secteur

Certains enfants vont-ils à l'école ?

Tèrese Guilhem, directrice, pouponnière Michelet, Paris

Théoriquement non. Mais quand le travail nécessite que certains enfants soient accueillis pour une durée plus longue, ce qui est rare, nous travaillons avec les écoles du quartier. Les enfants de plus de

trois ans sont alors inscrits systématiquement à l'école, sauf si leur départ est prévu dans les premières semaines d'école.

Dominique Ratia-Armengol, psychologue

En fonction aussi de ce qu'on aura pu évaluer de leur capacité d'adaptation, si ce n'est pas trop dur pour eux, etc ...

Béatrice Leduot, puéricultrice de secteur

J'ai travaillé à la pouponnière des Recollets. Vous présentez quelque chose d'idéal, tant mieux si c'est comme cela. Ce qui était compliqué pour nous, c'était quand les parents ne venaient pas. Quand le bébé est préparé, qu'il attend cette visite et ses parents ne sont pas là. De même que les enfants qui ne partent jamais alors que d'autres partent le week-end. C'était difficile à gérer, quand on n'a pas le parent, qu'il n'a pas prévenu qu'il ne venait pas...

Térèse Guilhem, directrice, pouponnière Michelet, Paris

J'ai présenté l'intention, le cadre. Vous avez raison, il faut que l'on entre dans le vif du sujet, dans les difficultés que l'on rencontre au quotidien.

Dominique Ratia-Armengol, psychologue

Je compléterai par la remarque suivante : quelle est la place que l'on fait d'emblée aux parents dans la structure, qu'ils soient réellement présents ou particulièrement absents. Quand l'enfant arrive, il y a le souci d'avoir des éléments sur ce qu'il a vécu, il y a aussi celui d'obtenir des photos des parents. Elles sont accrochées auprès du lit de l'enfant. C'est une image qui permet aussi aux auxiliaires d'avoir une représentation des parents, et elles peuvent s'appuyer sur cette image pour parler à l'enfant de ses parents. Les auxiliaires sont tenues au courant toutes les semaines des difficultés de l'enfant ou de nos difficultés, de la régularité des rencontres avec les parents, des raisons pour lesquelles ils ne pouvaient pas venir. Ce sont au cours de ces réunions-là, d'échanges entre les professionnels autour de l'évolution de l'enfant, de ce qu'il vit, y compris avec ses parents, de ce qui peut être difficile, que l'on peut décider dans certains cas, lorsque le parent n'est pas régulier, de suspendre les visites. C'est cette régularité-là, en général une fois par semaine, qui fait continuité pour l'enfant. C'est extraordinaire de voir comment cette régularité des rencontres s'intériorise dans sa propre temporalité psychique. Effectivement, il est dans l'attente de la venue de son parent. Alors bien-sûr, pas à une heure près, à un jour près. Si au fil de l'histoire et des difficultés parentales, le parent vient moins ou ne vient plus, pour x raisons, il nous incombe d'aider l'enfant à supporter cette absence, en tout cas de ne pas faire peser sur lui une attente interminable qui suspend l'enfant... et les auxiliaires de puériculture, qui s'identifient à l'enfant, attendent aussi. Elles parlent d'ailleurs à l'enfant de la visite le jour même, et vous avez alors une double déception, tout le personnel de la pouponnière passent par tous ces sentiments. L'identification à l'enfant sur ce qu'il est en train de vivre est ce que nous devons travailler, et nous devons le protéger d'attentes interminables et sans fin, qui n'ont pas de sens. Ce sont les échanges dans ces réunions qui permettent de donner du sens à ce que l'on fait, de se demander jusqu'où on protège l'enfant. Ce qui ne veut pas dire que l'on ne parle plus du parent, mais on travaille autrement, avec son absence.

Marijo Taboada, psychiatre, DAPSA

C'est une question vraiment très importante. Vous avez bien expliqué comment la continuité psychique commence dans la tête des professionnels. Il y a des continuités physiques apparentes qui

correspondent à des discontinuités psychiques. Comment pouvez-vous aider les auxiliaires de puériculture à ne pas être prises par la déception ? Quand on dit à l'enfant « Ah ta maman va venir » et qu'elle ne vient pas, cela nous met de mauvaise humeur. Oui, on est fâché. Comment travaillez-vous la fâcherie des professionnels pour que cela ne contamine pas l'enfant ? Comment les aider à se défâcher ? Comment travaille-t-on avec les humeurs des uns et des autres ?

Dominique Ratia-Armengol, psychologue

Il n'y a pas une réponse unique, cela dépend bien-sûr de la situation. Je dirais qu'il est important que les auxiliaires aient une représentation de ce que traversent les parents. Si elles ont une représentation caricaturale, ce parent qui est comme-ci, comme-ça, qui est violent, qui se drogue, qui ne vient jamais à l'heure, qui souvent n'est présenté qu'avec ses difficultés, et jamais avec ses intentionnalités affectives, son histoire, souvent douloureuse, forcément. Dans les réunions autour de l'enfant, on parle aussi de ce qui se passe entre l'enfant et son parent durant les visites, du lien que son parent est en mesure de construire, de l'attention qu'il est en mesure de lui porter pendant la visite, de ce qu'il peut partager réellement. Dans ces visites, le parent est accompagné, pour pouvoir donner le meilleur de lui-même à son enfant à ce moment-là, à l'abri des affres de sa vie à l'extérieur de la pouponnière. C'est un cadre qui est un peu artificiel parce que ce n'est pas la vie de tous les jours. On sait combien c'est difficile d'avoir cette attention flottante pour l'enfant, de n'en faire ni trop ni pas assez. On est là dans un temps de rencontre très investi par le parent, accompagné par des tierces personnes, une puéricultrice et si nécessaire la psychologue. La puéricultrice, quand un lien s'est instauré, et que la culpabilité, la souffrance de la situation, de la séparation physique, ne vient pas emboliser la rencontre, le parent s'est restauré dans le cadre de la pouponnière par le fait même qu'il est pris en compte dans sa singularité, dans son histoire et dans les difficultés qu'il vient de rencontrer, quand il n'a plus le sentiment d'être destitué, d'être jugé, d'avoir été condamné dans leur être et dans leur statut de parent. Car l'OPP¹ a souvent pour effet sur le plan narcissique de faire effraction dans la personnalité du parent qui le vit comme une destitution. Il est un mauvais parent et la pouponnière et les professionnels qui y travaillent sont les bons. Il y a là tout un travail à faire pour retrouver une estime de soi et une confiance qui permet que le parent soit ensuite tout à son enfant durant l'heure de la visite. Nous accueillons le parent et on a un temps avec lui suffisamment long, les premiers temps du placement, parce que le parent est dans des affres que vous pouvez imaginer et il s'agit d'accompagner cette souffrance et de ne pas la nier. Ce temps d'écoute est octroyé au parent dans un échange avec la psychologue. Ensuite, quand il est un peu plus serein, il peut rencontrer son enfant. On ne sait pas dans quel état d'esprit le parent arrive, et ce temps permet de l'évaluer et de le prendre en compte pour favoriser la rencontre entre lui et son enfant. En général, il dépose ses difficultés de l'extérieur, s'appuie sur la confiance restaurée, en dehors du diagnostic posé par l'acte judiciaire. C'est un parent en souffrance qui est là et qui vient rencontrer son enfant. On va parler de cette heure, pendant laquelle il y a une rencontre qui est toujours très intense, aussi bien pour le parent que pour l'enfant. A la pouponnière, trois salles de visites sont mises à disposition du parent, cela devient son lieu à lui, leur lieu à eux, et il y a un tiers dans cette relation. Ce tiers, son regard, est forcément ressenti comme persécutif, on travaille sur ces choses-là, le parent peut le dire avant, pendant ou après. Mais ce tiers a pour effet de contenir le parent qui à ce moment-là est invité, soutenu, à n'être qu'avec son enfant et à mettre de côté ce qui est difficile dans son réel.

Dans ce contexte-là, le parent est extraordinairement bien, suffisamment bon pour l'enfant. Comment le vit l'enfant ? Dès lors qu'il peut partager avec son parent une attention qu'il n'a pas eu, qu'il n'a pas connue ou qu'il n'aurait pas pu avoir de la part de son parent, l'enfant s'en nourrit et accepte aisément la séparation parce qu'il sait, parce qu'il a vécu dans l'accueil des maternantes des relations qui répondent à ses besoins. Pour lui cela s'inscrit dans une rythmicité régulière qui est mon

¹ Ordonnance de placement provisoire

parent une fois par semaine et mes maternantes au quotidien. Il y a tout un travail à faire auprès du parent pour qu'il retrouve une estime de soi. C'est toujours étonnant de voir l'enfant partir en ayant intériorisé son parent, lui dire au-revoir calmement, en disant à bientôt et avec le sourire. Pour le parent c'est autrement. Pour lui, ce sont à nouveau les fantasmes de rupture, peut-être d'abandon, et surtout de ce qu'il va retrouver à l'extérieur.

Je pense à des situations où le parent, quand l'enfant s'en va, est traversé par tous les affects de la séparation, au sentiment réactualisé peut-être d'un vide, et nous restons là pendant que l'enfant est accompagné par la puéricultrice dans son unité de vie. Elle va transmettre à l'auxiliaire les éléments les plus importants pour qu'elle puisse relier ce vécu-là et en savoir quelque chose. La puéricultrice revient ensuite dans la salle de visite pour échanger avec le parent et le raccompagner jusqu'à la porte de la sortie de la pouponnière. S'il est nécessaire, je reste avec le parent et nous échangeons avec lui sur ce qu'il a vécu, sur ce qui est difficile ; je me souviens d'une situation où en le raccompagnant vers la sortie, le parent m'a sauté dans les bras. Il n'était pas question que je le mette tout de suite à la porte. On n'a pas des locaux très fonctionnels, mais on fait avec. Je suis donc restée avec cette maman dans le sas, je l'ai gardée dans les bras, j'ai échangé avec elle. A ce moment-là, elle était dans sa propre histoire et c'est de son histoire dont elle m'a parlé. Parce que cela réactivait ce qui a été certainement un manque de parents pour eux-mêmes. Et il fallait à nouveau qu'elle fasse face à la réalité à l'extérieur. Dans ce moment-là, dans cet entre-deux-là, entre l'intérieur et l'extérieur, ça arrive souvent, toujours de façon inattendue, j'ai travaillé combien il pouvait être important qu'elle prenne en compte les lieux d'adresse à l'extérieur qui pouvaient lui être un soutien psychologique.

Marijo Taboada, psychiatre, DAPSA

Vous venez de souligner que pour le bébé, il a un papa, une maman tant d'heures par semaine et puis il a des maternantes. Pour nous, les équipes qui sont à l'extérieur, qui ne travaillons pas auprès du bébé mais de ses parents, est-ce que nous pourrions être les maternants de ces parents-là ? L'enfant va pouvoir être pris dans les bras et dans la parole de l'autre, il va pouvoir se poser, très content, on va pouvoir lui raconter c'était comme-ci, c'était comme ça. Le parent lui va être pris dans la froideur extérieure, où les choses sont très binaires : on est un bon parent ou un mauvais parent. Entre les deux, il n'y a pas grand-chose et surtout vous n'êtes pas autre chose que parent. La velléité d'être sujet à part entière... Si j'insiste pour comprendre ce que vous faites avec ces enfants-là, c'est pour qu'on puisse nous-aussi être dans la continuité avec ces adultes-là qui par moment ne sont pas toujours des parents. Dans le sas, c'est autre chose qui s'est joué. Et nous, on a besoin de comprendre cela : ils ont besoin de maternants, après ces visites, où ils ont pris sur eux, ils ont travaillé, ils ont lutté.

Térèse Guilhem, directrice, pouponnière Michelet, Paris

Vous avez posé la question : comment on travaille avec les auxiliaires de puériculture, ces parents défaillants ?

Avec ces enfants, on a à travailler le sens de leur présence à la pouponnière. Un des outils que l'on utilise, c'est de recevoir régulièrement ces enfants en dehors de leur unité de vie, en dehors du groupe d'enfants, dans un lieu où la parole leur sera adressée de façon, unique, singulière, pour reparler avec eux de la raison pour laquelle ils sont là, de ce qu'on constate, de ce qu'on commence à comprendre peut-être d'eux-mêmes, du travail qui se fait avec les parents, et du travail qui se fait à l'extérieur aussi, pour eux, avec leurs parents et avec les personnes qui vont décider de leur orientation. Concrètement c'est moi qui le fais, en tant que responsable de la pouponnière. Je reçois régulièrement chacun des enfants, accompagné par une de ses maternantes, elle-même très au fait

de ce qui se travaille avec les parents, et ensemble, à trois, nous parlons de lui et du travail que les professionnels font pour lui. Je crois que c'est un moment très important pour l'enfant, qui entend des choses qui lui sont adressées singulièrement, sur un registre particulier, à propos du sens de sa présence ici. Les auxiliaires trouvent dans ce moment des mots, qu'elles vont réutiliser ou qu'elles vont faire leurs, dans le quotidien de leur accompagnement. C'est donc un moment très structurant dans le travail que l'on a à faire.

Marijo Taboada, psychiatre, DAPSA

Je me dis que quand un enfant a attendu et que sa maman n'est pas là, il doit être très inquiet. Et que quand en plus on lui dit, ta maman ne va pas très bien, il doit se demander si elle va mourir... Je me demandais comment donner aux enfants une information suffisante pour que l'inquiétude soit à sa juste place. Et donc la question du lien entre les professionnels et, ce que vous pouvez, vous, savoir des parents...

Dominique Ratia-Armengol, psychologue

On ne dit pas à l'enfant que le parent ne va pas très bien. Parce que vous savez ce que c'est que de se retrouver dans une situation d'impuissance et c'est la condition de la petite enfance. Ce serait générateur d'inquiétude, d'angoisse. On dit que le parent dit qu'il vient mais qu'il a besoin de se faire aider. On lui dit qu'à l'extérieur, il y a des personnes qui aident son parent, et que c'est parce que son parent a besoin d'aide. On ne le dit pas exactement comme cela, mais c'est l'esprit dans lequel on présente les choses. Si le parent n'est pas là, c'est qu'il a besoin qu'on prenne soin de lui à l'extérieur et que c'est la raison pour laquelle ici, l'enfant est entouré par des maternantes.

Jeanine Pujol, puéricultrice de secteur

Les auxiliaires de puériculture rencontrent-elles les parents à un moment donné ?

Térèse Guilhem, directrice, pouponnière Michelet, Paris

Dans le principe, non. Dans la répartition des différents travaux à faire, elles sont auprès des enfants. Dans l'idée quand même que nous accueillons des parents qui sont dans de grosses difficultés, de telles difficultés qu'ils peuvent mettre en danger leur enfant. L'enfant a vécu plus ou moins selon son âge des moments difficiles et éprouvants avec ses parents. On est un lieu de protection de l'enfance et on aménage un espace, qu'on dit neutre, je n'aime pas trop ce terme, car rien n'est vraiment neutre, en tout cas à distance de la problématique de la relation parentale. Ce sont les auxiliaires de puériculture qui sont chargées au quotidien d'être ces personnes sécurisantes et de faire un accompagnement sécurisant de l'enfant. Et ce sont les puéricultrices et les psychologues, comme l'a décrit Dominique tout à l'heure, qui sont dans l'accompagnement des parents, chacune à des places différentes. La puéricultrice étant à la fois l'interlocutrice privilégiée des parents et la référente de l'unité de vie et de ce qui s'organise pour l'enfant dans sa vie quotidienne quand il n'est pas avec ses parents, c'est un lien essentiel pour l'enfant, pour être vécu, non pas comme un enfant de l'Aide Sociale à l'Enfance, de la pouponnière, mais bien l'enfant de ces parents-là. L'autre élément, c'est que pour aider les auxiliaires de puériculture à avoir une représentation plus vivante des parents et pas seulement une image ou des mots, on aménage des temps où les parents et les auxiliaires de puériculture peuvent se rencontrer. On organise une visite, moment très accompagné dans les premiers temps de l'accueil de l'enfant à la pouponnière, où les parents peuvent venir voir l'unité de vie de leur enfant. Sinon lors des visites, le parent va dans la salle de visite, il ne vient jamais dans l'unité de vie, il n'a jamais l'occasion de voir son enfant dans son quotidien. Pour les aider eux-aussi à se représenter mieux la vie de leur enfant, on leur permet au moins au début du séjour, d'aller

visiter, de coucher au moins une fois leur enfant dans son lit, de voir où il prend son bain, où il joue, voir un peu la tête des personnes qui s'occupent des enfants, de voir les autres enfants. Cela se fait dans un moment très accompagné, on évalue avant la capacité du parent à le supporter et que sa manière d'être soit supportable pour le groupe d'enfant et les professionnels qui sont là. Cela peut se renouveler au cours du séjour de l'enfant, soit parce que les parents le demandent, soit parce qu'on le propose quand on sent qu'il y a justement une difficulté à prendre en compte ou à réaliser ou à se représenter leur enfant. Il y a aussi un travail autour des albums photos dont je parlais tout à l'heure. Nous proposons régulièrement aux parents de se pencher ensemble sur cet album, de façon à ce que cela ne soit pas un cadeau de la pouponnière au moment du départ de l'enfant mais un objet déjà habité, autour duquel les parents et l'enfant ont déjà partagé avec les auxiliaires de puériculture ce qu'il a vécu à la pouponnière. C'est vraiment un moment privilégié quand on peut l'organiser. L'enfant se rend compte qu'il y a des échanges possibles entre ce qu'il vit de si fort avec ses parents et ce qu'il vit de si fort avec ses maternantes, ce n'est pas contradictoire, ce n'est pas clivé. Voilà des moments où les auxiliaires ont l'occasion de rencontrer les parents et d'en avoir une représentation plus vivante. Et c'est quand même le cas pour de nombreux enfants : ils quittent la pouponnière pour repartir au domicile. En 2011, on a 60% des enfants qui nous ont été confiés qui sont rentrés chez leurs parents. Cela permet de dédramatiser un peu peut-être ces placements. Ces temps de séjours à la pouponnière permettent un travail avec les parents et avec les enfants qui peut aller vers un retour au domicile. Dans ce cas, dans le cadre d'un élargissement du droit des familles, les enfants vont de plus en plus souvent au domicile, avec des nuits, des séjours, etc. et les auxiliaires échangent de plus en plus souvent avec les parents pour pouvoir transmettre des éléments du quotidien et des habitudes de l'enfant.

Catherine Hacquart, Assistante sociale, centre maternel Michelet

Je pensais aux enfants qui naissent dans le secret, pour lesquels vous avez peu d'éléments sur la femme qui les a mis au monde. Je me demandais comment vous pouvez mettre des mots, puisque vous ne pouvez pas leur parler de ce qui les concerne avant qu'ils arrivent chez vous.

Et comment faites-vous pour gérer les émotions que suscite le départ d'un enfant qu'on a pu parfois accueillir pendant trois ans ? Est-ce qu'il y a des supervisions ? Est-ce qu'il y a un travail individuel avec chaque professionnel ?

Térèse Guilhem, directrice, pouponnière Michelet, Paris

Pour les enfants qui naissent dans le secret, c'est très variable. On a parfois très peu d'information sur la mère, et sur le père, quasiment jamais. Alors évidemment on adresse à ces enfants un discours qui peut paraître plus généraliste. Mais on est dans tous les cas très très prudents sur ce qui nous est transmis de l'histoire de ces enfants. Même si il m'arrive d'avoir des informations sur les raisons pour lesquelles les femmes ont accouché sous x, je n'en parle jamais concrètement aux enfants, ça ce sont des histoires d'adultes. Ce qu'on relaie auprès des enfants, c'est ce qu'on connaît de ce que la mère a pu dire de son intention pour lui. En maternité, il y a de plus en plus de travail qui est fait pour accueillir ces mères, pour recueillir quelques mots, pour recueillir un peu de sens ou d'intention pour leur enfant. C'est plutôt cela que l'on peut dire à l'enfant. Ta mère a pensé elle qu'elle ne pourrait pas t'apporter suffisamment de bonnes choses, alors qu'elle souhaite pour toi que tu puisses compter sur des parents, elle est dans un temps où elle réfléchit, tu es avec nous pour respecter ce temps-là de ta mère et de toutes façons tu ne seras jamais seul, soit ta mère va prendre une autre décision, soit elle t'a confié à nous et nous a confié la mission de te choisir après des parents adoptifs. Voilà. C'est dans les grandes lignes, mais c'est sur l'intention de la mère que l'on s'appuie pour échanger avec l'enfant sur le sens de son séjour à la pouponnière.

Quant à la question de la séparation des auxiliaires avec l'enfant, je vais passer le relais.

Dominique Ratia-Armengol, psychologue

Vous avez évoqué la situation où l'enfant reste très longtemps ce qui est très rare. Quelque soit le temps de séjour de l'enfant, il y a de l'attachement qui s'opère effectivement, l'enfant peut compter sur les adultes qui ont été soignants auprès de lui. La fonction de tiers est extrêmement importante. Toute l'organisation, tout le fonctionnement de la pouponnière est basé sur le fait qu'il y a du tiers. Ce n'est pas paradoxal, puisque le propre de la vie humaine c'est d'accéder à une bonne séparation pour devenir autonome, c'est-à-dire de ne pas être l'objet de l'autre, pour dire les choses de façon un petit peu réductrice. Et ce tiers est opérant aussi pour les auxiliaires, qui sont toujours en travail et ne sont jamais dans l'appropriation de l'enfant. L'enfant à la pouponnière est l'enfant de ses parents, avec qui on va travailler sur le fait qu'il va avoir son autonomie, sa subjectivité et sur le fait qu'il est un autre, qu'il n'est pas le prolongement du parent, c'est une chose. A l'intérieur même de la pouponnière, c'est à l'œuvre en permanence et cela permet au moment du départ de l'enfant que les auxiliaires ne soient pas comme un parent à qui on ôterait son enfant

Salle

C'est toujours douloureux ce type de départ.

Dominique Ratia-Armengol, psychologue

Chacun investit l'enfant à sa manière mais l'enfant n'est l'enfant d'aucune des maternantes. C'est parce qu'elles ont toujours à en rendre compte, dans les réunions notamment, que s'opère en chacun d'entre nous que l'enfant est un sujet à part entière dont on porte le développement, et qu'on doit être à l'écoute sur ce qu'il est lui. On travaille sur nos projections, sur les désirs des maternantes, ce ne sont pas ces désirs qui sont importants, c'est où en est l'enfant et comment nous on doit l'accompagner dans son grandissement. Ça c'est au travail dans les réunions dites réunions d'enfants, où l'on parle de l'évolution de cet enfant-là. Dans ces réunions, les auxiliaires parlent comme des praticiennes, elles parlent de leur clinique mais elles doivent aussi rapporter celles de leurs collègues. Dans ces réunions, la puéricultrice encadrante fait aussi tiers entre l'enfant et les auxiliaires. Et la psychologue, comme elle n'est pas dans le quotidien de l'enfant, interroge d'autant plus facilement où il en est, je dirais avec une sorte d'innocence ; cela permet d'interroger les pratiques des professionnels auprès de l'enfant. Dans ces réunions, nous parlons aussi d'où en est le parent et ce travail dans le partage des informations, la dynamique, donne une vision un peu moins morcelée des parents. C'est là que l'absence, ou la toujours absence, la toujours attente, se travaillent. Ces informations permettent aux auxiliaires d'avoir une autre vision du parent que celui qui passe son temps à téléphoner mais par ailleurs ne vient pas. Cette transmission de où en est le parent permet aux auxiliaires de supporter que ce soit un parent incapable de pouvoir venir jusqu'à son enfant, mais qu'il a son enfant dans la tête.

Térèse Guilhem, directrice, pouponnière Michelet, Paris

Dans le déroulé de la journée, tous les jours, à 14 heures, chevauchement de l'équipe. Cela veut dire que l'on partage déjà avec l'équipe, tous les jours, ce qu'on a vécu seule avec l'enfant, c'est une des manières d'être traversé chaque jour par le partage et donc d'éviter de garder pour soi seul ce que l'on partage avec l'enfant. Cela répond déjà à la préparation de la séparation. D'autre part nous avons fait le choix dans notre établissement de ne pas avoir une seule référente pour un enfant, c'est-à-dire qu'aucune des auxiliaires ne porte seule sa place auprès de l'enfant. Elles sont toutes les cinq dans une place équivalente, c'est-à-dire que l'institution attend la même chose de chacune

d'elle par rapport aux cinq enfants qui leur sont confiés. Du coup, cela les oblige à partager au quotidien, et cela permet de lutter contre cette tentation bien humaine d'une appropriation de l'enfant. Je veux ajouter qu'il est bien normal d'avoir des émotions au moment de la séparation et ce sont des choses que l'on met en mots aussi auprès des enfants auxquels elles peuvent dire qu'elles sont à la fois heureuses et contentes du projet qui a été construit pour l'enfant, quel qu'il soit, mais qu'en même temps elles penseront toujours à lui et qu'elles ont un petit pincement au cœur de les voir partir.

Dominique Ratia-Armengol, psychologue

L'équipe bénéficie d'un temps d'analyse des pratiques, une fois par mois, à l'extérieur de l'établissement. On a évolué, puisqu'au départ c'était à l'intérieur de l'établissement, puis avec l'intervenant que nous avons choisi et qui nous accompagne encore aujourd'hui, il a semblé important que cela se passe à l'extérieur.

Tèrese Guilhem, directrice, pouponnière Michelet, Paris

Il faut préciser aussi que depuis plusieurs années, ces supervisions sont prises en charge par le département. Cela a donc un caractère obligatoire, puisque tout le monde reconnaît que c'est un travail vraiment difficile quel que soit l'âge de l'enfant ou des populations accueillies, et nous avons choisi que cela se passe à l'extérieur, pour distancer justement un peu les affects ?

Béatrice Leduot, puéricultrice

J'ai souvenir que nous organisions des fêtes de départ, où tout le monde, même la lingère venait dire au-revoir à l'enfant. C'était vraiment presque solennel, c'était ritualisé, dans l'institution.

Marijo Taboada, psychiatre, DAPSA

Nous continuerons les échanges sur ce sujet justement. Je remercie beaucoup nos intervenantes, que j'ai un peu bousculées pour qu'on se revoie aussi vite parce que je voulais vraiment que l'on poursuive nos échanges de février. Merci